

Benoît Rousseau

DES DÔMES ET DES HOMMES

« UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE EN VANOISE »

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Les photos
(sur la couverture et dans le livre)
sont de l'auteur,
préparées par Olivier Rousseau.

Collection MINI-POCHE AO numéro 7

ISSN 2101-3055

© 2009 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-09-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE »

La collection propose aux auteurs de raconter une journée de leur vie avec autant de précision que possible, sans autre contrainte que de se limiter à la vérité. Chemin faisant, ils partagent avec leurs lecteurs des liens d'une richesse insoupçonnée, tissés entre tous les faits et réflexions qu'ils relatent. Qu'elles traitent de la vie quotidienne, d'expériences inédites ou de péripéties dramatiques, toutes ces journées sont « particulières ». C'est aussi un moyen attrayant de rassembler une documentation sur la vie au XXI^e siècle !

« J'ai choisi de vous raconter ma journée du 11 août 2009 consacrée à une course de haute montagne dans le massif de la Vanoise à la poursuite de fantômes tant personnels qu'historiques... »

« Pour être précis, cette longue journée commença le 10 août peu avant 15 heures pour se terminer vingt-quatre heures plus tard... »
« Mais n'anticipons pas ! »

BENOÎT ROUSSEAU

SUR LES TRACES
DE LA FAMILLE PUISEUX

Le massif de la Vanoise n'est pas le plus fréquenté des massifs montagneux français. Il est vrai qu'il souffre d'un défaut majeur aux yeux de certains alpinistes : aucun sommet n'atteint l'altitude mythique de 4 000 mètres entre Tarentaise et Haute-Maurienne. Voilà qui est rédhibitoire pour certains amateurs de haute montagne... mais pas pour moi ! D'autant qu'on y retrouve une nature quasiment vierge de toute agression humaine. Cheminer seuls à plus de 3 000 mètres d'altitude pendant plus de dix heures est un privilège qu'on ne saurait bouder : c'est ce que nous verrons un peu plus tard.

Les premiers sommets de la Vanoise ont été conquis par d'anonymes cartographes modanais (la dent Parrachée aux alentours de 1862) ou par d'obscurs chasseurs locaux (Bertrand Chaudan à la Grande Sassière avant 1860). Parfois, l'Histoire n'a retenu qu'une partie de l'identité des premiers êtres humains à avoir foulé la cime de telle ou telle montagne : c'est le cas par exemple de l'aiguille Centrale d'Arves, gravie pour la première fois le 2 septembre 1839 par les « frères Magnin » sans autre précision. D'ailleurs, quand on consulte la liste des premiers « summiters¹ » des quelque 231 sommets de plus de 3 000 mètres

1. Voilà un très vilain anglicisme ! Mais je n'ai trouvé aucun mot équivalent dans notre belle « langue de Molière ». Comment désigner par un terme court et parlant la personne qui foule le sommet d'une montagne ? « Ascensionniste » a un petit côté religieux que ma morale réprouve et peut par ailleurs se rapporter aussi à celui qui effectue une ascension sans atteindre le culmen. « Alpiniste ayant atteint le sommet » est une formule trop longue et alambiquée... Donc, faute de mieux, j'utilise un terme anglais qui a le mérite de sonner juste. La « langue de Shakespeare » est d'une redoutable efficacité !

recensés dans la Vanoise¹, on s'étonne d'y trouver peu de noms connus dans le monde de l'alpinisme. Si l'on croise parfois les noms de Coolidge, d'Almer, de Croz ou de Mathews, la plupart ne sont que des célébrités locales et non des vedettes de l'âge d'or de l'alpinisme.

Des noms reviennent quand même plus souvent. C'est le cas de Jean-Jacques Blanc (dit « le greffier » car il avait une très belle écriture), figure de l'alpinisme mauriennais et fondateur d'une dynastie de guides comme il en existe dans la vallée de Chamonix ou dans les Écrins. C'est aussi le cas de la famille Puiseux, à l'histoire peu banale. Victor Puiseux était un scientifique français, né à Argenteuil le 16 avril 1820 et mort à Frontenay dans le Jura le 9 septembre 1883. Brillant mathématicien et astronome, il est à l'origine de nouvelles méthodes de travail sur les fonctions algébriques et en mécanique céleste. Il fut aussi un excellent alpiniste, parmi les

1. Voir la liste complète figurant en annexe du livre.

premiers à s'engager sur de grandes voies nouvelles sans avoir recours aux services de guides. Il fut ainsi en 1848 l'auteur de la première d'une pointe culminant à 3 946 mètres qui porte désormais son nom dans le massif du Pelvoux. Il semble avoir transmis son amour des sciences et de la montagne à sa descendance puisque ses fils Pierre (mathématicien et astronome, membre de l'Académie des sciences) et André lui ont rapidement emboîté le pas.

Quand on regarde une carte des glaciers de la Vanoise, on remarque que cette immense étendue glacière est parsemée de quelques éminences rocheuses. On n'en dénombre pas moins de douze.

Du nord au sud, on rencontre donc :

- La pointe de la Réchasse (3 212 m)
- La Roche Ferran (3 099 m)
- La pointe du Dard (3 206 m)
- Le mont Pelve (3 261 m)
- Le dôme des Sonnaillies (3 361 m)
- Le dôme de Chasseforêt (3 586 m)
- Le dôme des Nants (3 570 m)

- Le dôme de l'Arpont (3 599 m)
- Le dôme Nord du Génepy (3 576 m)
- Le dôme Sud du Génepy (3 569 m)
- La pointe du Génepy (3 551 m)
- La pointe de Labby (3 521 m)

La totalité de ces sommets ont été gravis pour la première fois à la fin des années 1870. Parmi ceux dont la date de la première est véritablement connue, seuls la pointe de la Réchasse, les dômes nord et sud et la pointe du Génepy ont échappé à la famille Puiseux ! La pointe du Dard est conquise en 1876 par Pierre et André (accompagnés de Charles Maingot). Victor, Pierre et André atteignent le sommet du dôme de Chasseforêt le 1^{er} septembre 1876. L'année d'après, ce sont la pointe de Labby (André et Pierre avec A. Crochet le 4 août) puis le dôme de l'Arpont (Pierre seul avec M. Bouton le 20 août) qui sont déflorés.

Mais la boulimie de premières de la famille Puiseux ne s'arrête pas là dans la région puisque le 22 août 1877 le père et les

deux fils (auxquels s'est joint L. Boutant) s'attaquent avec succès à l'aiguille de Péclet (3 561 m). Leur chef-d'œuvre reste toutefois la première de la pointe de l'Échelle (3 422 m), impressionnant promontoire rocheux dominant la vallée de Polset : le 14 juillet 1884, les frères Puisieux débarquent à 4 heures du matin à la gare de Modane. Partis à pied du fond de la vallée à 1 063 mètres d'altitude, ils débouchent au sommet de la pointe de l'Échelle à 11 h 30. Le soir même, ils repartent à Paris par le train !

*

À l'été 2008, pour parachever une modeste saison de haute montagne qui m'avait amené sur mon premier « 4 000 » – le Grand Paradis, le 24 juin 2008 –, j'avais décidé de faire découvrir les sommets de la Vanoise à Jean-Luc, que je surnomme « celui qui me supporte en montagne ». Nous nous étions donc inscrits à une course collective à la pointe de la Réchasse (3 212 m). Nous y avons rencon-

tré un guide fantastique, Émile¹, et nous y avons découvert les magnifiques paysages des glaciers de la Vanoise.

Depuis de nombreuses années, je souhaitais effectuer l'ascension du dôme de Chasseforêt. L'occasion ne s'était jamais présentée. En cet été 2009, j'avais repris contact avec Émile. Je lui avais fait part de mes projets. Il ne s'y était pas opposé. Et lorsque je lui avais dit que je souhaitais « faire » le dôme de Chasseforêt par le dôme des Sonnaillles et descendre par le dôme des Nants, il avait timidement ajouté : « On pourrait pousser jusqu'au dôme de l'Arpont. Faut voir... »

C'est ainsi que le 10 août 2009 je me préparais à partir sur les traces de la famille Puiseux. Malheureusement, je n'allais pas pouvoir faire ce bout de chemin dans le temps avec mon compagnon de montagne habituel. Diplomatiquement, Jean-Luc

1. Emile Chaillan, guide de Haute Montagne du Bureau des guides de Pralognan-la-Vanoise.
Courriel : emile.chaillan@wanadoo.fr

m'avait fait comprendre que sa forme du moment ne lui permettrait pas d'avaler en quarante-huit heures près de 4 000 mètres de dénivelés cumulés. Passaient encore les 2 000 à la montée ; mais les 2 000 à la descente... il n'était pas sûr que ses genoux pourraient véritablement les supporter. Il était écrit que nous serions séparés sur les cimes cette année : en juin, je n'avais pas pu l'accompagner au couloir Gervasutti à la tour Ronde et là, c'était lui qui ne pouvait me suivre sur les sommets de la Vanoise ! Heureusement que nous avons été ensemble au pic central du Vaccivier (et encore...) le 14 juillet précédent. Sinon, notre année de montagne commune aurait été blanche.

UN GUIDE POUR MOI TOUT SEUL...

Pour la première fois, j'allais donc faire une course avec un guide pour moi tout seul. Mais cela impliquait que je me rende seul au refuge de la Valette, à 2 554 m, au-dessus de la vallée des Prioux, où je retrouverais Émile.

À 14 h 45, après avoir garé ma voiture au parking des Prioux (1 711 m) et effectué une courte mais appréciée séance de strip-tease pour enfiler ma tenue d'alpiniste, je prenais le chemin du refuge, dans la brume. La météo du jour n'était guère alléchante, avec même de la pluie au programme. Les quelques randonneurs croisés sur le chemin (mais qui descendaient, eux...) étaient étonnés d'apprendre que

j'espérais faire une ascension le lendemain matin.

La montagne est une école de patience et il faut savoir prendre des décisions parfois étonnantes. Mais comme Émile était confiant dans la météo du lendemain, je suis parti !

Je ne suis pas un bon alpiniste – je rougis systématiquement lorsque j'emploie ce qualificatif accolé à ma modeste personne. J'ai découvert la montagne sur le tard et y ai trouvé un intérêt... uniquement par amour !

Certes, depuis ma plus tendre enfance, je pratique le ski en hiver. J'ai même eu la chance d'avoir des parents qui nous ont mis, mon frère et moi, très tôt sur des lattes de bois. À trois ans et quelque, je « dévalais » les pistes de Villard-sur-Olon ou de Zinal en Suisse – à l'époque, le franc suisse était quasiment à parité avec le franc français... Je faisais peut-être le bonheur de mes parents mais je faisais l'horreur à la fois de mon grand frère, qui se lassait

très vite de me porter mes skis, et de mes moniteurs de ski, qui s'arrachaient parfois les cheveux à me faire faire des mouvements que ma logique d'enfant se refusait à accomplir.

Bref, la montagne en hiver : O.K. Mais pourquoi se donner la peine de gravir ces mêmes montagnes l'été ? « Parce qu'elles sont là » aurait dit Mallory (figure emblématique de la conquête de l'Everest). Soit ! Mais qu'est-ce que ce doit être fatigant !

J'en étais là de mes réflexions sur la montagne lorsque j'ai rencontré Brigitte, charmante orthoptiste brune neuilléenne, qui s'échinait à randonner en montagne l'été. Et comme j'en étais tombé amoureux, il avait bien fallu que je m'y mette à mon tour. J'ai cru un temps que le parapente serait la solution. D'accord pour parcourir des chemins tortueux et pentus en suant à grosses gouttes en compagnie de ma belle et de ses compagnons de bambée (Jean-Luc... déjà, mais aussi sa femme Sabine ou son frère Patrick) mais

pas d'accord pour les redescendre. Glisser sous une aile souple multicolore me paraissait nettement plus attirant. J'ai donc appris à manier cet ersatz d'avion que l'on porte sur le dos à la montée. J'ai (un peu) pratiqué, puis je suis à mon tour tombé sous le charme de la montagne à la descente. J'avais surtout envie d'aller plus loin que les sempiternels cols ou refuges que les randonnées classiques nous donnent comme buts ultimes de balades.

C'est ainsi : je ne peux envisager une course en montagne que si celle-ci mène à un sommet. Je souscris sans réserve à la formule de Sir Leslie Stephen qui, dans *Le Terrain de jeu de l'Europe* (*The Playground of Europe*), paru en 1871, écrit : « J'aime être au sommet d'une montagne [...] et le serais encore si personne d'autre ne grimait ou n'entendait parler de mes ascensions ». S'arrêter à mi-chemin, à un col ou à une antécime a pour moi un petit côté « coïtus interruptus » que ma conception des plaisirs de la vie rejette avec vigueur.



*Émile commente le tour d'horizon
depuis la pointe de la Réchasse (2008).*



« Recule encore un peu, la photo sera plus réussie... »

Série MINI-POCHE AO numéro 7

ISSN 2101-3055

© 2009 Éditions AO-André Odemard
20, cours André Philip
69100 VILLEURBANNE

Composé par Jean-Luc Tafforeau

Dépôt légal octobre 2009
Réimpression de juin 2018

Imprimé en Pologne par Bookpress

www.ao-editions.com